

Entrevue avec Laurier Gareau, le parrain du théâtre fransaskois

J. R. Léveillé

Numéro 135, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40968ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Léveillé, J. R. (2007). Entrevue avec Laurier Gareau, le parrain du théâtre fransaskois. *Liaison*, (135), 17–20.

Entrevue avec Laurier Gareau, le parrain du théâtre fransaskois

J.R. LÉVEILLÉ

JRL : À L'ÈRE DE LA COLONISATION, le théâtre remplissait un rôle éminemment social. Il était une force de regroupement dans les communautés minoritaires au même titre que les rassemblements politiques. J'imagine que ce fut le cas aussi en Saskatchewan.

LG : C'était surtout une occasion de rencontre pour les familles qui s'établissaient sur des *homesteads*. Dans les pages du *Patriote de l'Ouest* et, plus tard, dans *La Liberté et le Patriote*, on retrouvait souvent des comptes rendus de concerts présentés dans les sous-sols d'église, dans les salles paroissiales, dans les petites écoles de campagne. C'est souvent des saynètes entrecoupées de morceaux de musique, de piano, de chant ou même des petites danses. À Bellevue, dans les années 20, on parlait de l'importance du théâtre, si bien que lorsqu'on a construit une nouvelle église, on a insisté pour qu'il y ait une très belle salle de spectacle au sous-sol. Mon père et ses sœurs étaient des amateurs de théâtre et participaient aux productions dans la paroisse de Bellevue. Ainsi, on voit l'importance de tout ça pour regrouper les gens qui souvent n'avaient aucun autre divertissement.

JRL : Ces « rassemblements » autour d'une scène ont une grande importance culturelle. Ils permettent à une communauté de se voir et de s'entendre en « français », mais le spectacle se porte souvent à la défense de la langue et de la foi. Outre les classiques, on avait souvent droit dans les écoles ou lors de soirées paroissiales à des saynètes à saveur moralisatrice.

LG : On en faisait de ça, des pièces qui racontaient l'histoire de Noël... Mais on ne se limitait pas aux pièces religieuses. On montait des pièces avec les écoliers, par exemple, qui racontaient l'histoire des héros du Canada français, La Vérendrye, Frontenac et tout ça, dans le but de divertir et aussi d'éduquer le public canadien-français. Mais j'ai aussi trouvé dans les archives de mes tantes des pièces d'Agatha Christie ou d'autres pièces policières. On faisait des adaptations pour les rendre plus près des gens de la Saskatchewan.

JRL : Si le théâtre a pu contribuer à la survie de la langue dans des conditions minoritaires extrêmes, demeure-t-il viable aujourd'hui à l'extérieur des métropoles de Regina et de Saskatoon, et surtout, réussit-il à joindre les Fransaskois chez eux, c'est-à-dire dans leur être et leur vécu ?

LG : Il y a encore un intérêt pour du théâtre dans les paroisses. On en retrouve à Bellevue, mon village natal, et dans d'autres communautés. Quand les spectacles vont en tournée à Gravelbourg, à Prince Albert, c'est très populaire et ça attire de bons publics, souvent plus que la musique et le chant. Mais aujourd'hui le théâtre a pris une nouvelle envergure. On veut retourner explorer un petit peu ce qu'est



le phénomène canadien-français en Saskatchewan. Moi, je l'ai fait dans mes écrits et beaucoup d'autres auteurs font de même. On vient de publier aux Éditions de la Nouvelle Plume un premier tome d'une anthologie de pièces fransaskoises où il y a un texte de Raoul Granger qui dresse justement le portrait d'une famille dans un petit village en Saskatchewan. Il y a la pièce de Madeleine Blais-Dahlem qui se situe dans un foyer où on explore la relation entre les francophones et l'environnement, parce que l'environnement n'est pas toujours francophone. Le voisin peut être polonais ou ukrainien, etc. Donc, il faut intégrer ces éléments-là dans le nouveau théâtre francophone qui est présenté en Saskatchewan.

JRL : On peut donc parler d'une dramaturgie proprement fransaskoise. Quels en seraient les thèmes et les caractéristiques ?

LG : Comme dans toute dramaturgie ou toute littérature canadienne-française, on a commencé avec le terroir. On est retourné explorer un peu nos racines canadiennes-françaises. C'est ce que j'ai fait avec *La Trahison* et d'autres textes historiques que j'ai écrits au fil des années. Lorraine Archambault l'a fait avec *De blé d'Inde et de pissenlits*, qui a été produit par la Troupe du Jour. Donc, on se penche sur l'arrivée des premiers colons : pourquoi ils sont venus ici et comment ils se sont établis et intégrés dans cette province. De là, on examine la société plus contemporaine parce qu'on voit aujourd'hui une communauté francophone qui est fragile et confrontée à une majorité anglophone ; une majorité qui n'est pas uniquement anglaise, mais ukrainienne, polonaise, allemande, etc., des ethnies qui parlent tous l'anglais ; et c'est dans ça que se retrouvent les francophones. C'est cette relation qu'on commence à explorer, comme l'a fait Raoul Granger dans *Le Mariage de la fille Gareau*. Tout ça pour justement raconter un peu le phénomène francophone sur le territoire de la Saskatchewan. Maintenant, il y a de nouveaux auteurs qui, comme David Baudemont, traitent d'une francophonie plus mondiale. Les textes de David Baudemont, puisqu'il est français, intègrent des phénomènes plus européens, Je considère ses pièces comme des pièces fransaskoises, mais elles ne regardent pas uniquement le nombril de la Saskatchewan.

JRL : On fait généralement débiter la dramaturgie franco-manitobaine avec les pièces de Roger Auger qui, au début des années 70, a introduit sur scène des Franco-Manitobains ordinaires et un parler populaire où intervient aussi la langue anglaise. Je note aussi, au départ, dans le théâtre fransaskois des particularités au niveau de la langue. On ne se limite pas à un français standard.

LG : J'ai peut-être été un des premiers à le faire avec mes premiers textes. Quand on a joué ma première pièce,

Pas de problème, un professeur de l'Université de Regina a dit que c'était l'an I de l'ère fransaskoise parce que j'écrivais un peu comme les gens parlent chez nous. Aujourd'hui, la plupart des auteurs vont faire de même. On n'écrit pas dans un français standard parce que c'est très important de trouver la voix des personnages, et la voix des personnages, c'est souvent une voix adaptée à la réalité du milieu dans lequel ils vivent. Quand j'ai écrit *La Trahison*, ça devenait important pour moi d'entrer en communication avec un chercheur comme Robert Papan, pour avoir des conseils sur le langage métis parce que je devais à tout prix faire parler mon Gabriel Dumont dans le dialecte mitchif qui ajoutait, en plus de la couleur du langage, un élément de vérité sur la façon dont les gens vivaient à cette époque. La plupart des auteurs aujourd'hui ont une bonne oreille pour ça. Sans même s'en rendre compte, on va écrire dans un français qui n'est pas le français de Paris, comme on disait autrefois.

JRL : Dans tes pièces pour jeunes, tu utilises leur langue, le langage de la rue, pour ainsi dire. Certains critiques ont cru que tu aurais plutôt dû te servir du théâtre pour châtier la langue de la jeunesse.

LG : Le ministère de l'Éducation n'a pas accepté d'acheter cette collection pour les écoles à cause de ça. Pourtant, dans les écoles, ces pièces sont constamment montées par des enseignants et des élèves parce qu'elles adoptent leur façon de parler, ça *fit* bien dans leur bouche et ça ne sonne pas étranger. Pour donner le goût à un jeune d'être francophone, il faut d'abord que le jeune se sente à l'aise avec le langage et, parfois, il faut « garocher » des termes anglophones. Je pense que c'est pour ça qu'ils adorent ce que je leur écris, parce que, tôt ou tard, ils finissent par comprendre, et c'est à leur mesure.

JRL : *La Trahison*, qui vient d'être rééditée dans une publication bilingue, est un moment incontournable de la dramaturgie fransaskoise, un des grands textes dramatiques de l'Ouest. Il met en scène deux personnages, Gabriel Dumont et le père Moulin, qui, outre leur rôle particulier dans le drame, sont symboliques du fondement de la francophonie de l'Ouest : le peuple métis et le clergé. La version anglaise a connu autant de retentissement.

LG : C'est le texte le plus complet, le mieux fini, le plus poli de toute mon œuvre parce que j'y ai investi 12 ans entre le premier jet et le dernier jet, avec beaucoup de changements, en passant du français à l'anglais, d'une fiction radiophonique à la scène, en y ajoutant le dialecte métis et tout. C'est aussi quelque chose qui me tenait très à cœur parce que j'ai été élevé dans la région, à Bellevue à quelques kilomètres de Batoche. J'ai travaillé avec des Métis dont les parents avaient fait partie de la résistance des Métis en 1885. J'aimerais pouvoir passer autant de temps sur d'autres textes.

JRL : Le drame est puissant, car il y a un intense questionnement sur le rôle du clergé dans le traitement des Métis, qui demeure suspect ? Quelle a été la réaction ?

LG : Je n'ai jamais eu d'écho négatif de la part du clergé. Quand la Troupe du Jour a présenté *La Trahison* en français à Bellevue, dans le cadre d'une fête fransaskoise, beaucoup d'employés du parc national de Batoche sont venus voir la pièce, parce que j'avais travaillé à Batoche. C'était la véracité du dilemme, la révélation des secrets militai-

res faite au général Middleton par des membres du clergé qui intéressait le public. On n'a pas perçu cela comme une attaque contre l'Église. Les gens ont vu le dilemme dans lequel le clergé lui-même se trouvait en 1885 et ils étaient prêts à faire le voyage avec moi pour essayer de trouver une résolution à ce conflit entre Dumont et le père Moulin à la fin de la pièce.

JRL : Tu es une véritable bête de scène, auteur, comédien, metteur en scène. Tu as rédigé une bonne quarantaine de textes pour la scène ou pour la radio, des pièces pour jeunes et adultes, des pièces fortement ancrées dans la réalité et l'histoire passées et présentes de la francophonie de la Saskatchewan. Qu'est-ce qui t'a lancé sur les planches ?

LG : Ça remonte à mes études au collège universitaire Saint-Jean dans les années 70. Un professeur de français nous avait dit que les francophones de l'Ouest n'avaient aucune littérature et qu'ils n'en auraient jamais parce qu'ils ne savaient pas écrire. Je lui ai dit, plus ou moins, que j'allais lui montrer que nous pouvions écrire et j'ai commencé une pièce en m'inspirant de Marcel Dubé qu'on étudiait à l'université, peut-être le seul auteur canadien-français à l'étude dans les cours de français à cette époque. Par la suite, je suis venu à Regina pour travailler à Radio-Canada en 1975. Il y avait des gens de la communauté qui étaient intéressés à faire du théâtre, mais qui étaient fatigués de monter les classiques du théâtre français. Je leur ai proposé d'écrire un texte, le premier que j'aie écrit pour le théâtre amateur français de Regina. *Pas de problème* met en scène le conflit d'un bon Fransaskois qui se bat pour recevoir des services en français un peu partout dans la ville de Regina. J'ai adapté le langage à la façon dont les gens se parlaient. Il y avait de l'anglais dans la pièce et c'est ce qui a retenu, je pense, l'imagination de Raphaël Pearson qui enseignait à l'Université de Regina et qui a écrit un article dans *L'Eau vive* pour fêter le fait qu'on se donnait enfin une dramaturgie en Saskatchewan. À partir de ce moment, j'y ai pris goût et j'ai voulu continuer d'écrire et de faire du théâtre en Saskatchewan. Par la suite, j'ai étudié l'écriture et la mise en scène à l'Université de l'Alberta au début des années 80.

JRL : On arrive là dans la modernité du théâtre fransaskois qui débute avec la fondation, en 1985, de la Troupe du Jour dont le premier spectacle est une création collective, *Azarie*, présentée à Saskatoon. Cinq ans plus tard, la troupe accueille Denis Rouleau comme premier directeur en bonne et due forme.

LG : C'est un moment clé. Denis Rouleau a fait d'un théâtre encore très amateur une troupe professionnelle. Lui et la Troupe du Jour ont été déterminants dans le développement de toute la dramaturgie fransaskoise. Denis croyait fermement qu'il fallait développer une dramaturgie proprement fransaskoise. Il a beaucoup encouragé les jeunes auteurs en organisant des sessions d'écriture, en organisant des retraites avec des auteurs professionnels, en organisant même un festival de la dramaturgie de l'Ouest avec l'Unithéâtre d'Edmonton et le Théâtre la Seizième de Vancouver. Tout ça a donné un essor à des auteurs comme David Baudemont, Madeleine Blais-Dahlem, Louise Forcier et d'autres. Ce qui nous permet de dire, aujourd'hui, qu'il existe vraiment une dramaturgie. Depuis 1990, la Troupe du Jour produit chaque année une pièce d'ici, de la Saskat-

chewan, et ça pour moi, c'est aussi très important dans le développement d'une dramaturgie fransaskoise.

JRL: C'est là aussi l'importance du projet d'anthologie des Éditions de la Nouvelle Plume, qui ont entrepris de publier les classiques de cette dramaturgie locale. Cela permet aux Fransaskois de se reconnaître de façon professionnelle sur scène, de dire voilà, nous existons dans notre spécificité.

LG: Oui. Moi-même, je me disais à mes débuts: «Pour quelle raison est-ce que je devrais publier mes pièces? J'écris du théâtre pour le faire jouer sur scène.» Depuis, j'ai encouragé la publication de certains textes, *La Trahison*, la collection *Joe Bolduc* de quatre pièces pour jeune public. La série que les Éditions de la Nouvelle Plume viennent de lancer doit rassembler les meilleures pièces qui ont été écrites par des auteurs de la Saskatchewan au cours des 25 dernières années. Ça va donner un excellent portrait de tout ce qui s'est fait et ça va encourager l'étude du théâtre fransaskois, parce que, tant et aussi longtemps que le théâtre n'est pas publié, c'est impossible de commencer à l'étudier dans les écoles fransaskoises ou même dans les programmes universitaires. Cette collection va devenir un excellent outil pour l'étude de la dramaturgie fransaskoise. Ça va mener aussi à la publication de textes critiques sur cette dramaturgie.

JRL: J'ai toujours pensé qu'un reflet de soi était déterminant. Je prends pour exemple la télévision, disons de Radio-Canada, qui se doit d'offrir des productions «oues-

ternes». Tant et aussi longtemps que la francophonie de l'Ouest ne se voit pas à l'écran, elle ne peut pas se valoriser dans son existence. Si le seul reflet «français» qu'elle reçoit vient d'une autre francophonie, c'est comme si elle n'existait pas sur son propre territoire. Un théâtre et une dramaturgie à soi, c'est extrêmement valorisant pour la communauté.

LG: Je pense que la communauté va tout d'un coup se rendre compte que, malgré tout, malgré le petit nombre de francophones dans cette province, on peut se donner des outils de très haute qualité. On peut produire des auteurs qui peuvent se mesurer aux autres. Ça devrait encourager les jeunes des écoles fransaskoises et d'immersion aussi à poursuivre cette aventure du théâtre. On a vu les succès de la Troupe du Jour qui a suivi des jeunes dans un programme de mentorat, ce qui les a encouragés à aller à Montréal pour étudier le théâtre, pour étudier la scénographie... pour ensuite revenir travailler avec la Troupe du Jour. C'est ce que j'aimerais voir se développer du côté de l'écriture. ■

Né à Winnipeg, J.R. Léveillé est l'auteur d'une vingtaine de livres: romans, poésie, essais littéraires. Son œuvre a été couronnée par divers prix et a été le sujet d'un colloque international en 2005. Son récent essai, Parade ou les autres par J.R. Léveillé, retrace la modernité en littérature, au théâtre et dans les arts au Manitoba français.



ZIGZAG

TOUT L'OUEST, TOUTE LA CULTURE

ZIGZAG

TOUS LES ARTS, TOUTES LES DISCIPLINES,
TOUS LES CRÉATEURS.

LUNDI 18 H 30 DANS L'OUEST
ET SUR LE WEB.

WWW.RADIO-CANADA.CA/ZIGZAG

RADIO-CANADA
TÉLÉVISION

POUR GAGNER UN ABONNEMENT À LIAISON, VISITEZ NOTRE SITE.